

Une après-midi Palais-Royal

Hervé Dumez

Diderot traversait une passe difficile. L'encyclopédie consumait ses jours et ses nuits. Le tome VII venait de paraître et avait suscité une nouvelle polémique qui l'avait brouillé avec son ami et co-éditeur, d'Alembert. Voltaire égalait Racine et Corneille avec ses tragédies. Rousseau faisait pleurer la France entière, et l'Europe même, aux malheurs de Julie, la nouvelle Héloïse, quand lui n'avait rien qui put assurer une reconnaissance littéraire. Juste un roman érotique et quelques essais. *Le fils naturel* lui avait valu l'accusation d'avoir plagié Goldoni et si *Le père de famille* avait eu quelque succès à Marseille, jouée à Paris par les comédiens français, la pièce était tombée au bout de quelques représentations. Les antiphilosophes le poursuivaient de leur fiel. Dans *Les Philosophes*, la pièce écrite par son ennemi Palissot, chacun l'avait reconnu dans l'irritable et ridicule Dortidius. Enrageant en silence, il avait dû se contraindre à ne pas répondre, de peur de mettre en péril *L'encyclopédie*, déjà menacée.

Pour tout dire, ses amis même doutaient. Dans une lettre au roi de Pologne, Grimm prédisait : « *Pouvant disposer de son temps et partager avec Voltaire la gloire du génie, Diderot le perd en écrivant des chiffons, ou en fait un usage plus affligeant en l'abandonnant à tous ceux qui ont l'indiscrétion de s'en emparer. J'ose dire à Votre Majesté que cet homme mourra sans avoir été connu.* »

Et lui aussi, dans son *Éloge de Richardson*, le reconnaissait : « *Tandis que je converse avec vous, les années du travail et de la moisson des lauriers se passent vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi au temps à venir.* » Il se sentait vieillir. Que resterait-il de lui et de sa vie, que des talents gâchés en vain ?

C'est alors que se produisit une rencontre qui le fit rêver, profondément.



L'homme avait tout d'abord été soldat au régiment de Poitou, pour porter un an après le petit collet des séminaristes se préparant à la prêtrise. À trente ans, il avait quitté sa ville natale, Dijon, pour s'installer à Paris, se voulant désormais musicien et pensant pouvoir profiter de la gloire de son oncle pour y devenir célèbre à son tour.

En 1757, à quarante ans, il s'y était marié avec une jeune femme de vingt-quatre, qui lui avait donné un fils qu'il avait chéri, alors que lui avait été battu par son père dans sa première année de vie, son martyr ne cessant que parce que la servante avait finalement appelé le guet pour dénoncer les violences de son patron sur son malheureux enfant. La même année furent publiées ses *Nouvelles Pièces de Clavecin* qui furent remarquées pour leur originalité. Se composant de six suites d'airs de différents caractères (Le Génie Français, La Muse Italienne, Les Magnifiques, Un Réveil, Le Général d'Armée, les Gens du Bon ton, Fête champêtre, Ballet de Psyché, etc.), cette musique entendait frapper les esprits, comme c'était en particulier le cas pour *Le général d'armée* : « *Puis, tout à coup,* » commentait *L'année littéraire* de son ami Fréron, la feuille des antiphilosophes, « *il vous trace la ligne des quatre octaves du clavier, qui, par des notes précipitées, forme un cliquetis épouvantable de sons artistement confus pour rendre mieux les décharges de mousqueterie, qu'on croit entendre par le moyen de cette corde bruyante et très bien imaginée.* » En pleine querelle entre musiques française et italienne, et au moment où Diderot et d'Alembert étaient l'objet de critiques, l'article se poursuivait en notant avec finesse : « *Mais le plus piquant de tous ces morceaux, c'est le Menuet intitulé L'Encyclopédique, avec une autre dénomination de Menuet intra ou ultramontain. L'Encyclopédique est assez bizarre de caractère ; il finit par une chute grotesque et qui fait du fracas.* » En 1758, le concert spirituel s'était ouvert sur une symphonie de sa composition et deux ans plus tard il faisait l'acquisition de la charge d'Inspecteur et contrôleur des jurés de la communauté des maîtres à danser de Paris. Disposant d'un revenu fixe et d'une certaine notoriété, on pouvait donc le croire établi. Mais on le disait déjà « *aussi fol que grand musicien* ».

Peu après son arrivée à Paris, il avait en effet provoqué un esclandre à l'opéra, insultant les directeurs, et une escouade de gardes l'avait mené au Fort l'Évêque pour y être enfermé trois semaines. « *D'un caractère peu sociable et difficile à dompter* » disait le rapport de police. Son cher oncle, tout à sa célébrité et lui-même au cœur de la querelle sur l'opéra, excédé par ses frasques, s'était enquis auprès d'un ministre du moyen de le faire envoyer de force aux colonies. La perte de son petit garçon, et quelques mois après celle de son épouse, l'avaient sans doute encore plus déséquilibré. Juste après l'avoir obtenue, il avait renoncé à sa charge. Sans doute comptait-il sur l'héritage de son oncle qui ne lui laissa rien. À la mort de ce dernier, ledit neveu avait alors publié un long poème aux vers douteux, consacré à sa famille, en manière de sollicitation publique d'une rente que personne ne lui avait accordée. Rendant compte de cette « œuvre », la *Correspondance littéraire*, n'était pas tendre :

Le musicien Rameau a laissé, outre ses propres enfants, un neveu qui a toujours passé pour une espèce de fou. Il a une sorte d'imagination bête et dépourvue d'esprit, mais qui, combinée avec la chaleur, produit quelquefois des idées neuves et singulières. Le mal est que le possesseur de cette espèce d'imagination rencontre plus souvent mal que bien, et qu'il ne sait pas quand il a bien rencontré. Rameau le fou est un homme de génie de cette classe, c'est-à-dire un fou quelquefois amusant, mais la plupart du temps fatigant et insupportable. Ce qu'il y a

de pis, c'est que Rameau le fou meurt de faim, comme il conte par une production de sa muse qui vient de paraître. C'est le plus étrange et le plus ridicule galimatias qu'on puisse lire.

Diderot étant très proche de la *Correspondance*, il n'est donc pas impossible qu'il soit l'auteur de ce texte non signé. Dès lors, ce Rameau survivant vivait aux crochets de financiers qui tantôt l'invitaient à leur table, tantôt l'en chassaient pour ses saillies déplacées.

*
**

Est-ce au printemps qu'ils se rencontrèrent, quand les parterres sont en fleur, rouges, mauves et orangés, ou en automne, lorsque le jaune épars recouvre les allées, qu'un souffle de vent soulève ? L'un ou bien l'autre, en tout cas en une saison où un rideau de pluie froide vous surprend à l'improviste et qu'on se réfugie en hâte et avec plaisir au plus chaud d'un café proche, éclairé et bruyant. Très probablement en 1762.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit, toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie. J'abandonne mon esprit à tout son libertinage. Je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit dans l'allée de Foy nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air ébahi, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins. Si le temps est trop froid, ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la Régence ; là je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de la Régence est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu. C'est chez Rey que font assaut Légal le profond, Philidor le subtil, le solide Mayot, qu'on voit les coups les plus surprenants, et qu'on entend les plus mauvais propos ; car si l'on peut être homme d'esprit et grand joueur d'échecs, comme Légal ; on peut être aussi un grand joueur d'échecs, et un sot, comme Foubert et Mayot. Un après-dîner, j'étais là, regardant beaucoup, parlant peu, et écoutant le moins que je pouvais ; lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ce pays où Dieu n'en a pas laissé manquer.

Cette rencontre, Diderot la garda pour lui. Certaines des phrases qui figurent ici lui sont venues dans ses *Essais sur la peinture* ou dans une lettre à Sophie Volland. Des années durant, il les retravailla, encore et encore, pour leur donner cette étincelante désinvolture apparente, cette image d'un soi rêveur et attentif à la fois, modestement observateur, discret, qui conduit au surgissement de l'improbable créature. Je n'estime pas ces originaux-là, s'exclame-t-il d'un ton un peu trop affirmé. Mais ils peuvent



Dans les allées du Jardin du Palais Royal (5 septembre 2020)

amuser. Ils peuvent surtout vous renvoyer à ce que vous craignez d'être. Diderot ne dit pas qu'il le fit penser, mais rêver profondément. Comme dans l'un de ces miroirs de Venise qui surmontaient les cheminées du café de la Régence, il avait vu son image dans ce double caricatural, plein de dons qu'il avait tous gâchés, capable de fulgurance comme de bassesse assumée, brillant dans le paradoxe, cynique, maniant aussi bien la flute et le violon que le clavecin, à la voix de stentor capable de toutes les modulations, homme singulier qui, comme le notait son ami Cazotte, vivait passionné de gloire, qu'il ne pouvait malheureusement acquérir dans aucun genre, fâché d'être médiocre et de se savoir tel.

Ils s'étaient quittés sur un mot du neveu en appelant à l'avenir, sinon à la postérité : « Rira bien qui rira le dernier ».

*
**

Catherine II avait acheté la bibliothèque de Diderot et ses manuscrits. Après la disparition de ce dernier, l'ensemble fut donc mis en caisses et partit pour Saint-Petersbourg pour être déposé sur des étagères à l'Hermitage. C'est là qu'un directeur de l'école des cadets trouva le texte et en fit clandestinement une copie qu'il donna à un allemand de passage, ami de Friedrich Schiller, qui lui-même la montra à son autre lui-même, Johann Wolfgang Goethe. Ce dernier la lut comme si éclatait entre ses mains fiévreuses une bombe dynamitant toute littérature, qu'il traduisit aussitôt. La copie ne mentionnait pour titre que « Satire seconde », s'ouvrant sur des vers d'Horace qui évoquent Vertumne, un dieu latin changeant, ne cessant de revêtir des formes différentes, la manière dont Diderot le Langrois se voyait lui-même. C'est donc Goethe et non Diderot qui lui donna le nom de son protagoniste, Rameaus Neffe, immortalisant en allemand le personnage, une sorte d'incarnation fulgurante de l'esprit qui toujours nie, son Méphistophélès. Le livre parut durant l'année 1805, alors que la France napoléonienne était honnie outre-Rhin. L'accueil fut donc froid et l'ouvrage aurait pu sombrer dans l'oubli. Hegel, pourtant, lui consacra quelques pages lumineuses de la *Phénoménologie de l'Esprit*, commentant notamment ce passage manifestant la scission douloureuse de la conscience :

Je souffrais. Vingt fois un éclat de rire empêcha ma colère d'éclater ; vingt fois la colère qui s'élevait au fond de mon cœur se termina par un éclat de rire. J'étais confondu de tant de sagacité et de tant de bassesse, d'idées si justes et alternativement si fausses, d'une perversité si générale de sentiments, d'une turpitude si complète, et d'une franchise si peu commune. Il s'aperçut du conflit qui se passait en moi : « Qu'avez-vous ? » me dit-il.

Aucune mention dans les *Œuvres* du philosophe, supposées être complètes, que Naigeon édita en 1798. En français, *Le neveu* ne parut donc pour la première fois qu'en 1821, se présentant comme une œuvre inédite de Diderot. Il s'agissait en réalité d'une traduction faite à partir du texte de Goethe, réalisée par deux escrocs du monde littéraire. Mais, en 1891, le bibliothécaire de la Comédie française, alors qu'il se promenait quai Voltaire et fouillait l'étalage d'un bouquiniste, y découvrait un lot

de papiers dont un manuscrit, « Satyre 2^{nde} », à l'écriture « fine, aérée, symétrique », très soigneusement mis au net comme s'il était prêt à l'impression, dans lequel il reconnut l'œuvre disparue.

Sans une suite invraisemblable de hasards – mais faut-il vraiment croire au hasard ? –, nous n'aurions probablement jamais su que Jean-Philippe Rameau avait eu un neveu, sorte de génie stérile en tout genre, puisqu'aucune composition de lui ne nous est parvenue, double angoissant de Denis Diderot qui jamais n'osa publier le texte qu'il tira de leur rencontre, qui lui semblait sans doute, comme il apparut plus tard à Goethe, trop explosif. Et peut-être aussi le reflet d'une angoisse trop intime.

*
**

Un jour, cet être extravagant, qui était devenu une figure familière du pavé de Paris, en disparut. Des années plus tard, il n'était plus qu'un souvenir à moitié passé dans l'esprit de Sébastien Mercier :

J'avais connu son neveu, moitié abbé, moitié laïc, qui vivait dans les cafés, et qui réduisait à la mastication tous les prodiges de valeur, toutes les opérations du génie, tous les dévouements de l'héroïsme, enfin tout ce que l'on faisait de grand dans le monde. Selon lui, tout cela n'avait d'autre but ni d'autre résultat que de placer quelque chose sous la dent. Le neveu de Rameau, plein de sa doctrine, fit des extravagances et écrivit au ministre pour avoir de quoi mastiquer, comme étant fils et neveu de deux grands hommes. Le Saint-Florentin¹, qui, comme on sait, avait un art tout particulier pour se débarrasser des gens, le fit enfermer d'un tour de main comme un fou incommode, et depuis ce temps, je n'en ai point entendu parler.

1. Louis Phélypeaux de Saint-Florentin, duc de la Vrillière, secrétaire d'État à la maison du roi de 1749 à 1775.

La lettre de cachet, elle, nous a été conservée : « *Il est ordonné au sieur Goupil, inspecteur de police, d'arrêter le sieur Rameau et de le conduire aux Bons-Fils d'Armentières aux dépens de sa famille. Fait à Versailles, le 24 septembre 1769. LOUIS, Phélypeaux.* » Les Bons-Fils étaient un asile et une maison de force, entourée de hauts murs. On ne connaît pas les raisons précises de cet internement, le billet étant juste accompagné de ces quelques mots : « *pour mauvaise conduite, à la réquisition de sa sœur.* » Demeure ensuite aussi un acte d'inhumation dans le cimetière d'Armentières, en date du 7 février 1777, précisant que « *ledit Ramaux* » est mort subitement de l'avant-veille. La charité, sans doute, fournit la serpillère dont il fut enveloppé.

*
**

On ne peut que l'imaginer, sept ans durant, assis dans un jardin peuplé de regards égarés, se parlant à lui-même et se mettant à chanter de vieux airs de sa voix puissante en faisant aller ses doigts devant lui, actionnés dans le vide comme s'ils touchaient encore un clavier aux touches d'ébène ou, la tête penchée, faisant aller son bras comme s'il tenait un archet. Sans qu'il pût se douter qu'il allait finalement gagner l'immortalité, non pour ses œuvres, pas même pour une seule d'entre elle comme ce fut le cas de son rival bien en cour, Claude-Louis Daquin et son *Coucou*,

mais pour un simple tête-à-tête. Pour deux heures dans sa vie devant une tasse de chocolat, puis un broc de bière et un autre de limonade, qui, tant il en avait connu de pareilles d'un café à l'autre, ne lui furent probablement rien, qu'il avait oubliées le soir même, et qui restent comme la plus brillante conversation de l'histoire de la littérature ■

Références

- Diderot (1982) *Le neveu de Rameau. Satire seconde*, Paris, l'Imprimerie nationale.
- Leutrat Jean-Louis (1968) "Autour de la genèse du Neveu de Rameau." *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 68, n° 3/4, pp. 421-447.
- Magnan André (1993) *Rameau le Neveu. Textes et documents*, Paris, CNRS Éditions.
- Magnan André (1993) "De Rameau le neveu au Neveu de Rameau", *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 93, n° 5, pp. 659-668.
- May Georges (1961) "L'angoisse de l'échec et la genèse du Neveu de Rameau." *Diderot Studies*, vol. 3, pp. 285-307.
- Mortier Roland (1954) "La tradition manuscrite du Neveu de Rameau", *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 32, n° 2/3, pp. 525-532.
- Pénisson Pierre (1999) "Goethe traducteur du Neveu de Rameau", *Revue germanique internationale*, vol. 12, pp. 229-239.
- Starobinski Jean (2012) *Diderot, un diable de ramage*, Paris, Gallimard.
- Walter Éric (1978) "Un déplacement stratégique dans le Texte-Diderot", *Littérature*, n° 29, pp. 105-115.